



Lycée(s)	Général	Technologique	Professionnel	
Niveau(x)	CAP	Seconde	Première	Terminale
Enseignement(s)	Commun	De spécialité	Optionnel	
Français				

Objet d'étude : La littérature d'idées du XVI^e siècle au XVIII^e siècle

L'émancipation féminine dans *Les Lettres d'une Péruvienne*

Le parcours « Un nouvel univers s'est offert à mes yeux » ne paraît pas inviter immédiatement à s'interroger sur la position de Mme de Graffigny à propos de la condition féminine. Cependant, la citation qui définit le parcours se comprend autrement si on la complète par ce qui la précède immédiatement : « À mesure que j'en ai acquis l'intelligence [du français], un nouvel univers s'est offert à mes yeux ». Zilia découvre un nouvel univers parce qu'elle acquiert un savoir. Cette idée est essentielle à la bonne compréhension de l'œuvre, puisque la lecture, comme d'ailleurs l'écriture (qui donne une « sorte d'existence aux pensées ») sont indispensables à l'épanouissement de l'intellect. Or, Zilia est étrangère, mais elle est aussi une femme : en articulant aussi clairement l'appréhension organisée du monde et l'accès à la connaissance, Mme de Graffigny invite ses lecteurs à réfléchir à la formation de l'esprit et à l'affirmation de son regard chez les femmes.

Zilia, personnage féminin et voix féministe

La construction des *Lettres d'une Péruvienne* se focalise sur une seule voix selon le principe des romans épistolaires monodiques et au contraire de celles d'autres romans par lettres polyphoniques, comme *La Nouvelle Héloïse* ou *Les Liaisons dangereuses*, au XVIII^e siècle. De ce fait, le lecteur n'a connaissance que de la subjectivité de Zilia. Le modèle se situe, au moins en apparence, du côté des *Lettres de la religieuse portugaise*, texte bien connu au XVIII^e siècle. Le lecteur peut donc être en droit d'attendre un roman sensible centré sur la souffrance féminine devant l'absence et le silence de l'être aimé. Mais un des intérêts majeurs de l'œuvre de Mme de Graffigny est précisément d'articuler l'attendu (puisque Zilia aime et souffre), autrement dit ce qui intéresse directement la sensibilité, et le moins évident, puisque ses *Lettres* sont aussi le lieu d'une réflexion poussée et organisée. Or, confier un discours, au moins en partie argumentatif, à une locutrice ne procède pas du hasard et ne doit pas être minoré. Il s'agit bien des lettres d'une Péruvienne, ce qui a un impact sur les thèmes abordés et peut-être sur la manière d'écrire. D'ailleurs, la redécouverte de Mme de Graffigny et des *Lettres d'une Péruvienne* à partir de la fin du XX^e siècle s'est essentiellement faite en considérant Zilia comme une « féministe militante¹ ».

1. Marijin S. Kaplan. « Le développement de l'identité féminine chez Françoise de Graffigny : Cénie et *Lettres d'une Péruvienne* », *Atlantis*, revue d'étude sur les femmes, vol. 32 n° 1, 2007.

L'association entre écriture féminine et littérature épistolaire n'est pas neuve, et même les penseurs et moralistes hostiles aux femmes auteures reconnaissent souvent la facilité avec laquelle ces dernières se coulent avec aisance dans la rhétorique et le rythme propre aux lettres. La Bruyère écrit, par exemple, dans son chapitre « Des ouvrages de l'esprit » : « Ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire. Elles trouvent sous leur plume des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une pénible recherche [...] il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment, et de rendre délicatement une pensée qui est délicate² ». De manière générale, on peut d'ailleurs interpréter la correspondance privée des écrivaines comme un laboratoire de l'écriture romanesque, car le passage de la lettre authentique à la fiction par lettres est attesté par les nombreux romans épistolaires écrits par des femmes au cours du XVIII^e siècle. Dans le cadre du parcours, on peut s'intéresser, au-delà des questions sentimentales abordées par ces textes, à leur dimension didactique, qui s'exerce en particulier quand les problèmes sociaux et la place de la femme dans la société sont abordés. L'idée de La Bruyère selon laquelle les femmes sont capables de rendre délicatement une pensée délicate peut également se comprendre comme l'expression d'un art de la nuance aussi bien que comme la maîtrise de la sentence frappante.

Le choix de Mme de Graffigny d'écrire un roman épistolaire monodique facilite l'impression pour le lecteur d'un accès réfléchi et autodéterminé à l'indépendance de la pensée et à une identité féminine qui n'est pas inféodée au discours masculin. Zilia écrit pour Aza, mais finit par donner l'impression de ne plus attendre de réponse. Ses lettres apparaissent plutôt comme un journal intime qui lui permet d'élaborer son propre discours et d'asseoir ses opinions. Elle écrit littéralement, dans « une chambre à soi »³ où elle se réfugie et qui est son espace privilégié. De plus, elle n'est jamais convaincue par ceux qui devraient la dominer dans la société du XVIII^e siècle : elle ne cédera pas aux arguments de Déterville, elle refuse son amour, elle se mettra en colère contre le dignitaire religieux qui souhaite la convertir (Lettre XXII), elle est choquée de la conduite de la haute société française, en particulier de celle des hommes (Lettres XXIX), elle juge avec sévérité ceux qui ne respectent pas ce qui lui semble relever d'une morale universelle. Zilia est donc totalement maîtresse de son discours et semble l'être aussi de son destin, puisque c'est finalement elle qui raconte son histoire et qu'elle fait même office d'auto-traductrice.

Proposition d'activité : s'interroger sur l'ajout de la Lettre XXIV

Pour la deuxième édition, Mme de Graffigny ajoute la Lettre XXXIV, si critique à propos de la condition féminine en France.

Le professeur peut demander aux élèves ce que cette lettre apporte au récit dans son ensemble. De fait, sa suppression ne modifie pas l'action du roman, car c'est un passage strictement argumentatif. On réalise bien que les modifications qu'elle propose mettent en avant la richesse de sa réflexion sur le sujet.

2. La Bruyère, « Des Ouvrages de l'esprit », 37, IV, *Les Caractères*, Introd. et notes d'Emmanuel Bury, Paris, Librairie générale française, 1995, p. 138. **Toute autre édition du texte pourra également être exploitée.** Voir Raymond Trousson, préface à l'anthologie *Romans de femmes du XVIII^e siècle*, Robert Laffont, Bouquins Éditions, 1996, pp. XVIII-XXIII.

3. Voir *A Room of One's Own*, Virginia Woolf.

Proposition d'activité : confronter la pensée et l'expression de Mme de Graffigny à celles d'écrivaines qui l'ont précédée

Dans cette perspective, le professeur peut donner à lire des extraits des lettres de Madame de Sévigné ou de Madame du Deffand, mais aussi proposer d'explorer d'autres exemples de littérature fictionnelle et cependant argumentative, comparables par leur forme épistolaire aux *Lettres d'une Péruvienne*.

Exemples

Les *Lettres de Mistriss Henley* (1784) d'Isabelle de Charrière ou les *Lettres d'Adélaïde de Dammartin, comtesse de Sancerre, au comte de Nancé, son ami* (1767) de Madame Riccoboni sont autant de « romans » pauvres en action et qui traitent surtout de la condition féminine et du mariage.

La première lettre du roman de Mme de Charrière affiche avec clarté l'objectif didactique de ces ouvrages :

« Voulez-vous, ma chère amie, que je vous fasse l'histoire de mon mariage, du temps qui l'a précédé, et que je vous peigne ma vie telle qu'elle est aujourd'hui ? Je vous dirai des choses que vous savez déjà, pour que vous entendiez mieux, ou plutôt pour pouvoir plus facilement vous dire celles que vous ignorez. Vous dirai-je la pensée qui me vient ? Si ma lettre ou mes lettres ont quelque justesse et vous paraissent propres à exciter quelque intérêt, seulement assez pour se faire lire, traduisez-les en changeant les noms, en omettant ce qui vous paraîtra ennuyeux ou inutile. Je crois que beaucoup de femmes sont dans le même cas que moi. Je voudrais, sinon corriger, du moins avertir les maris ; je voudrais remettre les choses à leur place, et que chacun se rendît justice ».

Ces mêmes œuvres pourraient également être proposées dans le corpus à présenter à l'oral des EAF.

Comment peut-on être galant ?

Les Lettres XXXIII et XXXIV sont l'expression la plus directe, dans le texte, d'un témoignage à visée argumentative renvoyant à des thématiques qui ont particulièrement intéressé les écrivaines de la période. Dans la première, Zilia résume son propos en une phrase programmatique :

« Parmi le grand nombre de celles [des contradictions choquantes] qui me frappent tous les jours je n'en vois point de plus déshonorante pour leur esprit que leur façon de penser sur les femmes. Ils les respectent, mon cher Aza, et en même temps, ils les méprisent avec un égal excès ».

À travers le regard de Zilia, Mme de Graffigny fait donc le constat d'une contradiction française entre une forme dévoyée et apparente de galanterie et le statut d'éternelle mineure et de victime de la femme sous l'Ancien Régime.

Proposition d'activité : débattre à partir d'un extrait de *Peut-on encore être galant* de Jennifer Tamas ?

Afin d'élucider plus nettement cette contradiction et l'aborder avec les nuances nécessaires à toute pensée complexe, le professeur peut s'appuyer sur les travaux de Jennifer Tamas, en particulier son essai *Peut-on encore être galant ?*⁴ et proposer aux élèves des passages qui pourraient faire l'objet de débat.

Exemples et pistes d'analyse

« D'un jeu plaisant, la galanterie est très vite devenue pour les femmes un art de perdre. Vernis d'une séduction fallacieuse, inauthentique et dangereuse, la galanterie est aujourd'hui rejetée car perçue comme un pur instrument de domination des hommes sur les femmes. Cette virilisation de la galanterie n'est vraie qu'en partie, mais c'est celle-ci que nous avons intériorisée. Nous avons ainsi figé la complexité d'un mouvement culturel particulièrement fluide. C'est d'autant plus paradoxal que la galanterie française a été de promouvoir la mixité des sexes et même de brouiller les frontières entre masculin et féminin ».

Le propos de Jennifer Tamas est bien de rappeler que la galanterie est d'abord un instrument de civilisation et d'émancipation, mais le texte de Mme de Graffigny, en insistant sur la superficialité de la galanterie à la française, signale ainsi qu'elle a été dévoyée dès le XVIII^e siècle.

Un traité d'éducation féminine ?

La question de l'éducation est évidemment centrale au siècle de *l'Émile ou de l'éducation* de Rousseau. Dès 1687, celle des filles en particulier a fait l'objet de nombreuses réflexions des moralistes, aussi bien Fénelon (*De L'éducation des filles*) que Mme de Lambert et, plus tard, Mme d'Épinay (*Conversation d'Émilie*, 1774). Mme de Graffigny y consacre une partie de sa réflexion, à la fois en mettant en valeur son importance primordiale dans l'accès à la dignité humaine et en attaquant le principe de l'éducation au couvent : « [l'on confie] le soin d'éclairer leur esprit [celui des filles] à des personnes auxquelles on ferait peut-être crime d'en avoir, et qui sont incapables de leur former le cœur, qu'elles ne connaissent pas » (Lettre XXXIV). L'éducation donnée aux filles au couvent est discutée depuis plusieurs décennies (déjà quand Mme de Maintenon met en place le système qui va prévaloir à Saint-Cyr) et l'on sait que Laclos revient sur ce thème à travers la figure de Cécile de Volanges dans *Les Liaisons dangereuses*. La critique des couvents s'élargit dans les *Lettres d'une Péruvienne*, non seulement parce que Zilia ne se convertit pas au christianisme (Lettres XXI et XXII), mais aussi parce que le principe même de la prise de vœu forcée est dénoncé à la Lettre XIX : Céline doit entrer au couvent pour laisser sa part d'héritage (sa dot) à son frère aîné. En insistant sur le pathétique et l'injustice de la situation, Mme de Graffigny croise certains principes des Lumières et des thématiques propres à la condition féminine, comme le fera après elle Diderot dans *La Religieuse*.

4. Tamas Jennifer, *Peut-on encore être galant ?*, Seuil, collection Libelle, 2024, p. 11.

Comme le montre sa correspondance, Mme de Graffigny est par ailleurs une lectrice assidue qui s'est émancipée grâce à ses connaissances livresques et non pas par un passage par le couvent. La fonction du livre dans l'éducation est d'ailleurs donnée explicitement dans les *Lettres d'une Péruvienne* quand Zilia écrit dans la Lettre XX :

« Je dois une partie de ces connaissances à une sorte d'écriture que l'on appelle *livre* ; quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent, ils me sont fort utiles, j'en tire des notions. Céline m'explique ce qu'elle en sait, et j'en compose des idées que je crois justes.

Quelques-uns de ces livres apprennent ce que les hommes ont fait, et d'autres ce qu'ils ont pensé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaisir que je trouverais à les lire, si je les entendais mieux, ni le désir extrême que j'ai de connaître quelques-uns des hommes divins qui les composent. Je comprends qu'ils sont à l'âme ce que le soleil est à la terre, et que je trouverais avec eux toutes les lumières, tous les secours dont j'ai besoin, mais je ne vois nul espoir d'avoir jamais cette satisfaction. Quoique Céline lise assez souvent, elle n'est pas assez instruite pour me satisfaire ; à peine avait-elle pensé que les livres fussent faits par des hommes ; elle en ignore les noms, et même s'ils vivent encore.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amasser de ces merveilleux ouvrages, je te les expliquerai dans notre langue, je goûterai la suprême félicité de donner un plaisir nouveau à ce que j'aime. »

L'éducation, comme outil d'émancipation, peut donc constituer un fil conducteur pour la proposition d'extraits à analyser en classe, répondant avec clarté pour les élèves à l'intitulé du parcours. On peut ainsi sélectionner des extraits expressifs des Lettres XX ou XXXIV mais aussi de la Lettre XVI, puisque cette dernière apparaît aussi comme un manifeste d'émancipation par la connaissance et témoigne du chemin parcouru par Zilia.

La fin ouverte du roman

La fin du roman mérite un examen particulier en classe, car elle surprend le lectorat du XVIII^e siècle, en entrant en contradiction avec les pratiques sociétales et l'horizon d'attente romanesque traditionnel. « Je voudrais qu'Aza épouse Zilia » disait Turgot, un ami de l'auteure. Or, il n'en est rien, puisqu'Aza est infidèle. Mais si une fin malheureuse ne peut pas réellement surprendre, le choix de l'autonomie finale par la semi-retraite est neuf. Zilia reste fidèle au souvenir de son amour et sans doute à celui du Pérou, elle n'épouse pas Déterville, elle ne rentre pas non plus au couvent.

Proposition d'activité : analyser la fin ouverte du roman

L'étude de ce procédé romanesque, intéressant en tant que tel, peut permettre de montrer aux élèves en quoi cette fin sert un propos. Zilia reste indépendante, ne se soumet pas aux hommes, malgré les demandes pressantes de Déterville et ne se convertit pas au christianisme. Ainsi, elle ne rentre pas non plus au couvent, espace que Mme de Graffigny ne cesse de dénoncer dans son livre.

L'originalité à l'œuvre peut être plus aisément comprise par les élèves si l'on compare Zilia à d'autres héroïnes célèbres de la littérature classique, comme celles dont on annonce simplement la mort, ou dont les derniers moments font l'objet d'un tableau

pathétique ou tragique, de Manon à Virginie en passant par Julie, la « nouvelle Héloïse », ou la présidente de Tourvel, sans oublier Roxane dans *Les Lettres Persanes*. La fin des *Lettres d'une Péruvienne* ne fait donc pas de l'agonie et de la possible défaite de la femme un spectacle littéraire renvoyant à certains topoï. Si *La Princesse de Clèves* a été abordée en classe lors d'une séquence précédente, un parallèle peut être fait avec la fin de l'œuvre de Mme de La Fayette où l'autonomie finale et la solitude de l'héroïne autonome ne sont pas sans annoncer celle de Zilia, mais où la mort de la princesse, malgré sa concision classique, vient sans doute interroger autrement ce choix.

Par ailleurs, le professeur peut accorder une place particulière à la construction argumentative dans la dernière lettre de Zilia et faire lister aux élèves les raisons qui amènent l'héroïne à ce choix peu conventionnel : considération strictement personnelle (Zilia s'est dévouée corps et âme à Aza et ne sera pas parjure) ou plus générale (la solitude n'alterne pas la santé si elle n'est pas associée à l'oisiveté). Zilia n'est donc pas simplement une victime abandonnée, mais elle est surtout une femme qui pense et qui apporte des réponses claires à son interlocuteur.

Enfin, il faut noter que l'indépendance lui est accessible parce qu'elle est riche. Mme de Graffigny prépare cette autonomie dans la Lettre XXVII. Zilia devient autonome parce qu'on lui restitue les « ornements du temple du soleil », qui avaient été pillés par les Espagnols, ce qui assoit sa fortune et la laisse finalement maîtresse de ses actes. La dimension financière et pragmatique est ainsi prise en compte par l'auteure, ce qui rend le texte plus réaliste, mais agit aussi comme un argument supplémentaire en faveur du droit de la femme à disposer de sa fortune, principe qui occupe particulièrement Mme de Graffigny. Cette autonomie financière devient la clef de la « chambre à soi ». Le professeur peut également faire observer la page de titre de la seconde partie des *Lettres d'une Péruvienne*, expressément choisi par l'auteure et qui illustre précisément cette Lettre XXVII⁵.

Proposition d'activité : écrits d'appropriation

Le professeur peut demander aux élèves d'imaginer une alternative ou une réponse à la Lettre IVI :

- soit Zilia annonce une autre fin (par exemple, un retour au Pérou ou son acceptation du mariage) à propos de laquelle elle va argumenter ;
- soit Déterville répond à ses arguments afin de lui faire à nouveau considérer sa proposition.

Le professeur peut également inviter les élèves à écrire une réponse d'Aza qui expliquerait tardivement et peut-être sincèrement les raisons de son renoncement (loyauté vis-à-vis des Espagnols, ambition personnelle, etc.).

5. Consultable dans l'édition Classiques Garnier de l'œuvre, dirigée par Retraud Von Kulesa (2014 et 2016) ou dans l'article de François Bessire « [Françoise de Graffigny, femme de lettres et femme du livre](#) » de la Revue de la BnF (2011), disponible en ligne sur le site du CAIRN.

Proposition d'activités complémentaires pour amener au débat

Plusieurs écrivains ont imaginé une suite aux *Lettres d'une Péruvienne*. Le professeur peut demander aux élèves d'indiquer les péripéties qu'ils envisageraient avant de leur donner à lire les solutions retenues :

- suite de Ignace Hugary de Lamarche-Caumont dans *Lettres d'Aza ou d'un Péruvien* (1949) : Aza n'a jamais reçu les lettres de Zilia qu'il croit perdue. Il apprend qu'elle est en vie et lui est fidèle. Il l'épouse et la ramène au Pérou ;
- suite de Goldoni au théâtre pour sa *Peruviana* (1754). Aza épouse Zulmira et Déterville épouse Zilia ;
- suite de Mme Morel de Vindé en 1797 : Aza est devenu totalement indigne de l'amour de Zilia qui accepte d'épouser Déterville, ruiné et qu'elle sauve ainsi grâce à sa fortune.

Dans un second temps, l'activité peut se poursuivre avec l'étude de cette citation de la correspondance de Mme de Graffigny, qui a toujours refusé d'amender son récit, précisant au moment où elle travaille sur la deuxième édition : « Non, tranquillise-toi, Zilia ne sera pas mariée ; je ne suis pas assez bête pour cela. Je n'ajouterais même rien à sa personne ni à ses sentiments, mais seulement je lui ferai remarquer des ridicules qui lui étaient échappés. En voici la raison : j'en veux tirer parti et pour cela faire, les corrections ne suffisent pas, il faut de l'augmentation ».

La confrontation entre cette citation et la manière dont les contemporains ont souhaité corriger l'œuvre initiale est susceptible de faire émerger certaines visées de l'auteure : mettre en avant la dimension argumentative de son œuvre, mettre en scène un personnage féminin entièrement autonome, insister sur l'importance de la connaissance comme outil d'émancipation.

Madame de Graffigny : auteure professionnelle

L'existence même des *Lettres d'une Péruvienne* est déjà une forme de manifeste. En effet, Mme de Graffigny n'a d'abord qu'une pratique aristocratique usuelle de la littérature : une correspondante abondante, des jeux littéraires en société, l'animation d'un cercle cultivé et choisi. Mais le succès de son roman en fait une auteure professionnelle qui, pour la deuxième édition, fait preuve d'une grande maîtrise des enjeux du livre, contrôlant le volume dans le sens d'une augmentation sans toucher à ce qui a fait la notoriété de l'ouvrage, choisissant les illustrations, s'attribuant nominalement le privilège et gérant aussi ce qu'on pourrait appeler la publicité. Comme l'écrit François Bessire « Lectrice, éditrice, journaliste, intermédiaire en livres et auteure, [Madame de Graffigny] occupe simultanément, à l'imitation de bien des hommes qu'elle fréquente et qui l'initient, de multiples positions dans le « circuit du livre » décrit par Robert Darnton »⁶. Le succès de *Cénie* est également assumé par son auteure qui devient donc dramaturge et franchit ainsi une étape supplémentaire dans la hiérarchie littéraire propre à l'Ancien Régime, qui fait du théâtre un aboutissement.

6. Ibid.

Proposition d'activité : rédiger un commentaire

Ainsi, à la fois pour prolonger la lecture en vue de l'exercice de la dissertation et pour travailler sur le commentaire de texte en classe, le professeur peut proposer aux élèves un extrait de *Cénie*⁷ qui porte sur des questions abordées dans *Les Lettres d'une Péruvienne*, telle que la scène 5 de l'acte IV, au cours de laquelle Orphise avoue à Clerval, le prétendant de Cénie, qu'elle n'est pas sa gouvernante, mais sa mère, et que la jeune fille est donc déclassée socialement.

Pour aller plus loin

Les intérêts de Mme de Graffigny pour la défense des opprimés l'ont fait taxer, de manière anachronique, d'écrivaine socialiste. Son expérience personnelle nourrit manifestement son propos, en particulier parce que son mariage se solde par un échec et parce qu'elle est totalement dépendante de ceux dont elle reçoit une pension (la cour ducale de Lunéville ou impériale de Vienne), mais sur lesquels elle ne peut compter sur la durée. Si son abondante correspondance fait état de ses réflexions sur ces sujets, elle a également livré à plusieurs reprises au public ses principes, reflets de sa sensibilité. Après *Les Lettres d'une Péruvienne*, sa comédie larmoyante *Cénie* est un grand succès en 1750. En 1745, Mme de Graffigny travaillait conjointement à *Cénie* et aux *Lettres d'une Péruvienne*, les deux héroïnes éponymes pouvant chacune apparaître comme une réponse aux questions que le siècle soulève sur la condition féminine. Si *Cénie* est beaucoup plus soumise que Zilia au cadre et à la société du XVIII^e siècle, qui lui dictent manifestement ce qu'elle est en droit de faire, la pièce s'attarde particulièrement sur le problème du mariage. De ce point de vue, les vœux de la jeune fille rejoignent ceux de ses parents, puisqu'il n'y aura pas d'épousailles forcées et qu'elle s'unit à l'homme qu'elle aime depuis le début de la pièce.

7. [Une édition du texte](#) (1764-1766) est disponible sur le site Gallica de la BnF. Une version modernisée peut être proposée aux élèves.